

L'ABBAYE DE SALIVAL



Fig. 1 Vue de l'abbaye en 1752.
Lith. I. Christophe, Nancy, 1846

L'abbaye de Salival a été durement éprouvée par les temps, notamment à partir de la Révolution, son mobilier étant dispersé et plusieurs de ses bâtiments détruits, dont l'église. Son histoire peut cependant être partiellement reconstituée à partir des diverses traces écrites ou matérielles parvenues jusqu'à nous (1), d'où cet exercice de restitution de l'établissement à la veille de la grande tourmente.

1. HISTOIRE DE L'ABBAYE DES ORIGINES À NOS JOURS

L'ancienne abbaye de Salival, située sur le territoire de la commune de Moyenvic, doit son nom « Salina vallis » à la présence des nombreuses sources salées de la vallée de la Seille qui ont contribué à sa richesse. Elle a été fondée par Mathilde, comtesse de Salm-Hombourg, sur le ban de Bourmont (aujourd'hui disparu), entre 1140 et 1157, dans la filiation de celle de Justemont. Il s'agit donc d'une fondation ancienne de l'ordre des Prémontrés, d'inspiration augustinienne, leur premier établissement ayant été créé par saint Norbert en 1120 (2). Occupée par des chanoines réguliers, l'abbaye était un haut lieu de vie monastique, illustrant le rayonnement de l'ordre dans le nord de la France et plus particulièrement en Lorraine (18 abbayes sans compter les nombreux prieurés qui en dépendaient). Richement dotée, Salival possédait des biens considérables dans la région (3), dont plusieurs salines au Moyen Âge, et détenait les cures de plusieurs villages, conformément à la vocation pastorale de l'ordre. Cette prospérité, parfois mise à mal par les guerres, constituait un environnement propice aux créations ambitieuses, édifices imposants et mobilier somptueux.

(1) – Ce travail, mené dans le cadre d'une étude d'inventaire, portait initialement autant sur l'architecture que sur le mobilier de l'abbaye. Ce dernier aspect ayant fait l'objet d'une publication récente, l'article est centré sur les différentes campagnes de travaux au sein de l'abbaye, le mobilier n'étant évoqué que dans la mesure où il vient éclairer les choix architecturaux mis à œuvre. Voir DECOMPS Claire, « le mobilier dispersé de l'abbaye de Salival »

dans *ART SACRÉ ET PATRIMOINE*, Metz, Éditions Serpenoise, 2003, p. 88-103.

(2) – Voir la principale synthèse sur la question : BONNET Philippe, *LES CONSTRUCTIONS DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ EN FRANCE AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES*, Genève, 1983, 280 p.

(3) – L'estimation des biens en fermage soumissionnés par la ville de Vic le 18 novembre 1790 comporte 19 articles concernant la seule abbaye pour une valeur totale de 292 468 livres calculée sur la base de 22 annuités (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle 1Q 304). Il subsiste d'ailleurs dans la région nombre de bornes portant la croix de l'abbaye. Si l'on y ajoute les dîmes et droits divers, une cinquantaine de communes sont concernées.

1. 1. FONDATION ET PREMIÈRES RECONSTRUCTIONS (1157-1670)

Les premiers temps de l'abbaye sont mal connus. On sait cependant par le R. P. Hugo (1667-1739), abbé d'Étival et premier historien de l'ordre (4), qu'il existait auparavant en cet endroit une chapelle consacrée à saint Fiacre où les habitants des environs se rendaient en pèlerinage. Elle semble avoir été utilisée un certain temps par les religieux, avant la construction d'une église plus importante au-dessus de cette chapelle qui fut conservée comme crypte (5).

La date de commencement des travaux de cette église abbatiale est incertaine. On sait en revanche qu'elle était dédiée à la Vierge et qu'elle fut consacrée le 12 mai 1316 par Théodoric, archevêque de Trèves (6). Le premier texte citant explicitement les bâtiments de l'abbaye est un peu plus ancien puisqu'il remonte au milieu du XIII^e siècle.

À cette époque, Jacques de Lorraine (1239-1260) évoque un établissement déjà important, « aux innombrables bâtiments de construction somptueuse » (7).



Fig. 2 Clef de voûte provenant de l'église.

Coll. Part. (en dépôt à Marsal, musée du sel). (Phot. Marc Kérignard)

Après cette période de prospérité, l'abbaye sombre à partir du début du XIV^e siècle dans un long déclin lié au climat d'insécurité qui règne alors dans la région. Ruinée tant par vétusté que par faits de guerre, elle est restaurée par l'abbé Simon de Morspech (1318-1325) qui fait reconstruire plusieurs bâtiments ainsi que les murs d'enceinte (8), les travaux étant partiellement financés par l'évêque Henri Dauphin (1319-1325) qui lui accorde l'usage de ses bois d'Albestroff (9). L'abbé Hugo regrette la mort rapide de cet excellent abbé qui, « s'il avait vécu, aurait empêché l'abbaye de sombrer dans la pauvreté » (10). Cette dernière semble en effet autant résulter des désordres extérieurs que de l'incurie de certains abbés, même si Salival n'a jamais été soumise au désastreux système de la commende. Sa situation ne s'améliore que vers le milieu du XVI^e siècle, juste avant que l'abbaye ne soit à nouveau dévastée en 1590, lors des guerres de religion, par les protestants établis à Marsal. Comme le rappelle une inscription en remploi à gauche du portail de l'actuelle entrée (11) (Fig. 3), sa reconstruction est entreprise dès l'année suivante par l'abbé Matthieu Pierson (1573-1599).



L'église ne paraît pas avoir été détruite mais les granges qui l'entouraient ont été brûlées, de même, semble-t-il, que la plus grande partie du logis que ce remarquable abbé s'empresse de rétablir (12), les travaux se poursuivant plusieurs années (13). Cet effort matériel est bientôt suivi d'une restauration spirituelle et intellectuelle de l'abbaye qui adhère, dès 1614, à la Réforme de « l'Antique Rigueur » menée par Servais de Lairuelz (1560-1631) au sein de l'ordre prémontré, depuis l'abbaye lorraine de Sainte-Marie-Majeure (Pont-à-Mousson). En 1635, le frère de Servais, Jean de Lairuelz, favorise spécialement Salival par un legs de 11 000 livres destinées à accélérer les travaux qui sont loin d'être achevés, illustrant la réputation « de sauveur d'abbayes » du réformateur (14).



Fig. 3 Entrée de l'abbaye, vue du grand portail et de la porte piétonne.
(Phot. Jacques Guillaume)

(4) – HUGO Charles-Louis, *SACRI ET CANONICI ORDINIS PRAEMONSTRATENSIS*, Nancy : chez la veuve J. B. Cusson, 1734-36, vol II, p. 718 à 732. Sont également conservées diverses notes manuscrites préparatoires à cet ouvrage :

MONUMENTA MANUSCRIPTA ORDINIS PRAEMONSTRATENSIS / SALINA-VALLIS, t. XVI, 1718, fol. 4-47, Bibliothèque municipale de Nancy, ms 1763 (992). L'abbé Hugo fournit de nombreuses informations sur Salival (fondation, histoire, œuvre des abbés, et quelques éléments sur l'église : autels, reliques, tombeaux...) partiellement reprises par toutes les publications ultérieures à commencer par Dom CALMET, *HISTOIRE DE LA LORRAINE*, Paris, 1745-1757, 7 vol, t. VII. La plus complète est celle de l'abbé PIERSON, *L'ABBAYE DE SALIVAL DANS MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE*, 1868, p. 169-192.

(5) – « *SUB SANCTUARI PAVIMENTO, AD INSTAR CRYPATE CONCAMERATAM* » Hugo, ouv. cit., p. 719.

(6) – Hugo, ouv. cit., p. 721.

(7) – « *IN SALINA-VALLIS ALLISQUE LOCIS CREXIT INNUMERABILE EDIFICIA OPERIBUS SUMPTUOSIS* » Gest. Episc. Metens... cité par KRAUS Franz-Xavier, *KUNST UND ALTERTHUM IN LOTHRINGEN*, Strasbourg, 1889, t. IV, p. 908.

(8) – « *AEDES MUROSQUE STRUXIT* », Hugo, ouv. cit., p. 721-722.

(9) – Charte d'Henri Dauphin de la Tour (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, H 1232).

(10) – « *HIC SICUT VIXISSET, NUMQUAM FUISSET DOMUS IN PAUPERATE* » Hugo, ouv. cit., p. 721-722.

(11) – « *HAEC DOMUS A MILITIBUS IBI PRAESIDIA TENENTIBUS PENE SUBVERSA ANNO 1590 A R. P. MATHEO PIERSON ABBATE RESTAURATA EST 1591* ».

(12) – « (...) *SUAE GRANGIAS RESTAURAVIT, EVERSAM EX CADUCITATE RESTITUIT DOMUM* » Hugo, ouv. cit., p. 725.

(13) – En 1603, du bois est délivré aux religieux pour « subvenir aux grandes réfections qu'il falloit faire en la maison de Salival » (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, B 10 338).

(14) – Bonnet, ouv. cit., p. 19 et 199.



Fig. 4 Le pavillon d'entrée séparant la basse-cour de la 2^e cour ou manse abbatiale.
(Phot. Jacques Guillaume)

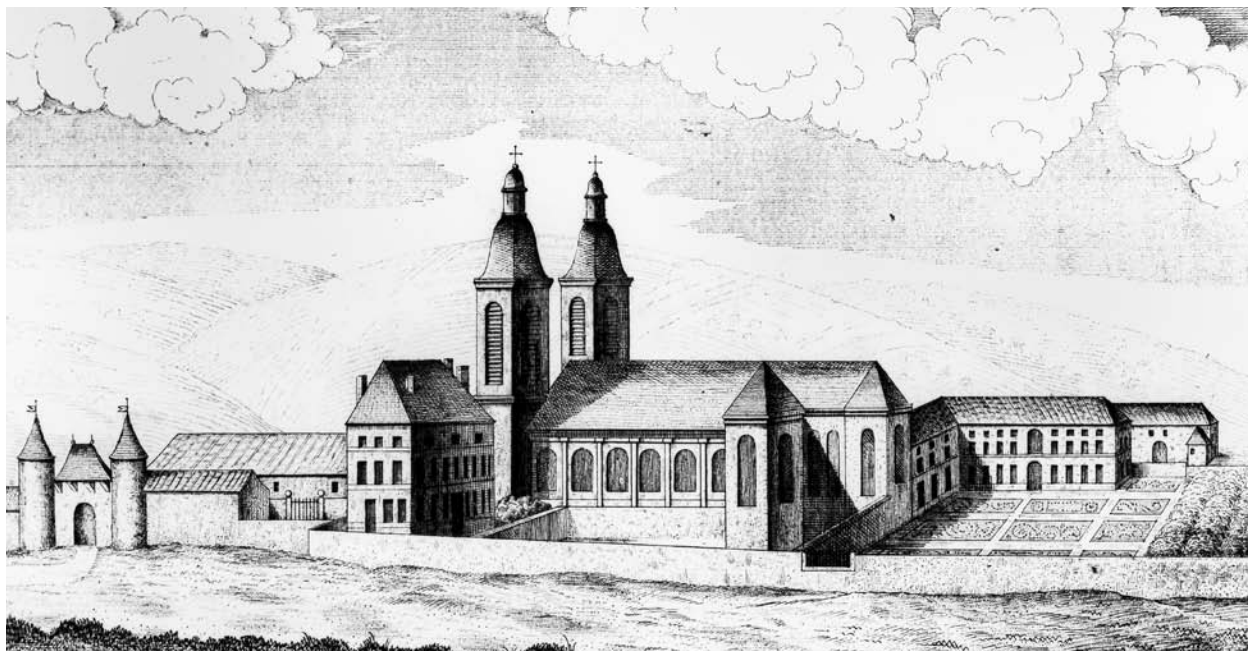


Fig. 5 Vue de l'abbaye en 1752.
Lith. I. Christophe, Nancy, 1846 (Nancy, Musée Historique Lorraine). (Repr. Marc Kérignard)

1. 2. LE SIÈCLE DES GRANDS TRAVAUX (1670-1780)

Les reconstructions du début du XVII^e siècle sont menées dans un contexte difficile (climat d'insécurité et temporel exsangue) et par là même plus empiriques que concertées. Ce n'est que dans un second temps, à partir de 1670, que la plupart des abbayes se lancent comme Salival dans des travaux importants qui s'échelonnent souvent tout au long du XVIII^e siècle jusqu'à la Révolution (15) avec deux périodes particulièrement fastes : les années 1680-1730 et 1760-1780.

À Salival comme ailleurs, les efforts portent en premier sur les bâtiments conventuels dont l'inconfort se heurte, en dépit de la réforme de l'ordre, à une conception moins ascétique de la vie monastique. C'est ainsi que l'abbé Antoine Collart (1670-1681) commence la restauration de l'abbaye par la reconstruction intégrale de l'aile du dortoir (16).

Les travaux sont poursuivis par son successeur Rémi Josnet (1681-1720) dont l'abbatiate illustre, plus que tout autre, ce souci de restauration tant économique qu'esthétique de l'ordre. En bon gestionnaire du temporel de l'abbaye, il fait replanter vignes et vergers et « reconstruire à l'intérieur de l'enceinte la basse-cour avec ses onze maisons de fermiers et de vignerons » (17), multipliant les rendements du domaine. Il aménage aussi « des jardins en terrasses magnifiques dans lesquels se trouvent un bassin, des allées bordées de charmilles, des voûtes de feuillages, des haies d'arbustes et bien d'autres choses de ce genre » (18), l'ensemble étant aussi agréable à la vue de l'intérieur que de l'extérieur de l'abbaye. À défaut de reconstruire l'église, ce qui aurait été trop coûteux, « il l'orne splendidement » (19), illustrant cette tendance des Prémontrés à conserver les anciens bâtiments médiévaux en les masquant par un mobilier fastueux. La crypte tombant en ruine, l'abbé fait remonter son autel, consacré à saint Fiacre et saint Livier, dans un des transepts avant de l'orne de sculptures de marbre et de pierre pareillement précieuse et construire un autel symétrique dédié à saint Jean-Baptiste.

Il orne aussi le maître-autel et le sanctuaire de manière somptueuse, le dotant d'objets précieux. Si ces autels, remplacés entre 1763 et 1767, n'ont laissé aucune trace, on peut se faire une idée de l'importance de ces aménagements à la vue des lambris et des stalles du chœur des religieux, datés 1695, initialement situés dans la nef de l'église abbatiale, qui ont été rachetées par la ville de Nancy en 1819 et remontés dans le chœur de la chapelle des Cordeliers (actuel Musée historique lorrain, Fig. 6) (20).

François le Lorrain (1720-1738) poursuit cette grande entreprise de restauration en dotant l'église d'une nouvelle façade dessinée par le grand architecte de l'ordre, Nicolas Pierson (1692-1765). Cette attribution n'est pas confirmée par l'abbé Hugo, mais par son secrétaire Jean Blanpain (1704-1762) avant d'être reprise par Dom Calmet (21). L'abbé d'Étival souligne en revanche la splendeur de cette adjonction destinée à l'honorer, « *illam utinam sponsam* », c'est-à-dire comme une épouse ! (22)

(15) – En 1781, des coupes de bois sont encore programmées jusqu'en 1800, sans doute en prévision de nouveaux projets (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, B 12 066).

(16) – « *HIC CAPIT A FUNDAMENTIS DORMITORIUM ET ALIA LOCA REGULARIA AEDIFICARE* (...) Hugo, manuscrit, ouv. cit., fol. 43.

(17) – « *COHORTEM FINE VILLICORUM ET VINITORUM UNDECIM DOMOS IN CONCEPTO MURORUM ABBATIAE CONSTRUXIT* » Hugo, manuscrit, ouv. cit., fol. 43.

(18) – « *HORTISQUE PENSILES AMONISSINIS, IN QUIBUS REPERIAS AQUEAM MAPPAM, AMBULATIONES CARPINEAS, PALATAS ARBUSCULAS, ARBUSTIUS SEPES ET ALIA HUIUS GENERIS PLURIMA* (...) » Hugo, manuscrit, ouv. cit., fol. 21.

(19) – « *TEMPLUM ORNAVIT SPLENDEDE* » Hugo, ouv. cit., p. 726.

(20) – GUILLAUME abbé, *LES CORDELIERS ET LA CHAPELLE DUCALE DE NANCY*, 1852, p. 225-226.

(21) – GOOVAERTS Charles-Louis, *ÉCRIVAINS, SAVANTS ET ARTISTES DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS*, Bruxelles, 1899-1916, notice sur Nicolas Pierson.

(22) – « *SIC ET ILLAM UTINAM SPONSAM HONESTAVIT AEDIFICIIS ET ANNO 1731 INSIGNI FRONTISPICIO TEMPLUM EXORTUS EST DECORARE* » Hugo, ouv. cit., p. 726.

(23) – Journal des dépenses de l'abbaye (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle, H 1262).

(24) – « État estimatif des ouvrages à faire à la charge de messieurs les abbés, prieurs et religieux de Salival (...) », par Charles-François Duchesnoy, 1770 (Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle B 12 401).

(25) – Il ne peut en aucun cas s'agir du fameux architecte prémontré Jean-Baptiste Martin qui n'était âgé que de 11 ans en 1756 ! Il est à nouveau payé en 1773-1774 pour des travaux à l'église de Lezey, dépendant de l'abbaye. Parmi les autres intervenants cités, les menuisiers Nicolas (1755 / 1766), Philippe (1767), Bernard (1767 / 1777) et Thouvenin (1774), les sculpteurs Louvrier (1758), Pincédé (1763 / 1767), Gaspard (1773) et La Bonté (1774-1775), le plâtrier : Siricher (1767 / 1778), les serruriers : Conतोis (1758 / 1767) et Adam (1769 / 1774), etc.

(26) – À cette époque le mot « dortoir » désigne le couloir ou la galerie desservant les chambres. Parmi les aménagements de la règle, ure en effet le remplacement des cellules par de véritables chambres. La construction de cheminées est aussi un indice de cette quête de confort, même si les anciens « chauffoirs » sont conservés.

(27) – Cette pièce lambrissée, dont le devis de 1770 précise qu'elle doit mesurer « 36 pieds carrées » (soit une pièce carrée d'environ 12 m de côté) et coûter 1 500 livres, a été exécutée en 1773 sur l'emplacement de trois chambres par le menuisier Bernard et le sculpteur Gaspard.

(28) – Ces autels, dont le tombeau était en gypse, ont été réalisés par Robert Pincédé de Château-Voué, qui a reçu des paiements de 1763 à 1767. « Le sanctuaire de ladite église étant nü, il convient pour la dessance du lieu qu'il soit proprement boisé (...) » (il n'était donc pas lambrissé jusque-là). Ces lambris ont été réalisés entre 1770 et 1776 par le sculpteur nancéien Joseph-François Brêche dit La Bonté (v. 1717-1784). Quant au remplacement des orgues, il était jugé « indispensablement nécessaire ». Un nouvel instrument a donc été exécuté entre 1773 et 1780 par le facteur Nicolas Dupont de Nancy (v. 1714-1781), le buffet étant également l'œuvre de La Bonté, et la tribune du plâtrier Siricher et du serrurier Adam.

Les notes manuscrites de l'abbé Hugo s'arrêtent en 1718 et la publication de ses *sacri canonici* en 1736. Deux sources nous renseignent cependant sur les travaux conduits dans la seconde moitié du XVIII^e siècle : les comptes de l'abbaye de 1747 à 1790 (23) et un devis dressé en 1770 (24) qui, grâce à un récapitulatif des années 1765-1769, couvre l'essentiel de la dernière grande phase d'aménagement de l'abbaye. Auparavant, les comptes confirment la poursuite des travaux par Pierre Gillet (1738-1753), notamment à partir de 1749, puisque plus de 20 000 livres sont payées sur cinq ans à divers artisans, une partie de cette somme servant sans doute à la reconstruction du logis abbatial dont la porte est datée 1749. Entre 1756 et 1762, on relève divers paiements à un certain Martin, le seul architecte mentionné sur toute la période, qui est sans doute, comme tous les autres intervenants, originaire de la région (25).

La dernière campagne de travaux, initiée par l'abbé Jean Jacquot (1753-1777) à partir de 1764, semble se poursuivre jusque vers 1780, les derniers paiements étant enregistrés en 1781. Bien documentée, grâce au devis de 1770, elle concerne toutes les parties de l'abbaye y compris ses dépendances (réparations au grenier de la partie conventuelle et aux maisons des fermiers, construction d'une remise...). « La maison régulière » est l'objet de nombreuses restaurations « à neuf » : toute la charpente du comble, de nombreuses pièces (réfectoire, cuisine, plusieurs salles, dortoir et chambres (26)), enfin « trois escaliers en pierre de taille avec leur rampe pour monter aux dortoirs et chambres d'hôte ». On ne saura jamais à quoi ressemblaient ces derniers, mais les escaliers construits par les Prémontrés sont réputés pour leur beauté et leur parfaite maîtrise de la stéréotomie.



Fig. 6 Les lambris du chœur des chanoines (1695) remontés vers 1819 dans la chapelle des Cordeliers à Nancy, détail (Musée Historique Lorrain). (Phot. Marc Kérignard)

L'abbaye bénéficie en outre de nouveaux aménagements : de nouvelles chambres, dont trois pour les hôtes, et une bibliothèque (27), ce qui signifie qu'il n'y en avait pas jusque-là. L'ensemble témoigne à la fois du souci de régularité esthétique de l'époque et de l'influence croissante du monde profane sur la vie monastique. L'église n'est pas oubliée : réfection de la couverture en ardoise, des pavements et de la sacristie... Cette campagne, qui représente une dépense d'au moins 80 000 livres (58 986 livres déjà déboursées en 1770 et 19 816 livres de prévision), intègre aussi divers ensembles mobiliers.

Parmi ces derniers, figurent les lambris et les meubles de la bibliothèque, ceux de la sacristie et de nouveaux ornements pour l'église : maître-autel et autels latéraux, lambris du sanctuaire (Fig. 6), orgues (28). Ces ensembles prestigieux sont, pour la plupart, au moins partiellement parvenus jusqu'à nous (29), ce qui est loin d'être le cas des objets plus mobiles dont la trace s'est souvent irrémédiablement perdue. L'ampleur de ce chantier est d'autant plus frappante que le nombre de religieux vivant à Salival, déjà relativement limité, ne cesse de baisser tout au long du XVIII^e siècle : treize à l'époque de Rémi Josnet... cinq en 1789, nombre auquel il faut toutefois ajouter novices, convers et domestiques.

1. 3. LE DÉMANTÈLEMENT DE L'ABBAYE DE LA RÉVOLUTION À NOS JOURS

À la suite du décret du 2 novembre 1789 sur les « biens nationaux », l'ensemble des propriétés des ordres monastiques est réquisitionné par la Nation, sa vente devant permettre de rembourser les dettes de l'État. Les bâtiments de la basse-cour sont, pour cette raison, inventoriés avec les terres environnantes le 11 juillet 1790, puis la totalité des biens agricoles de l'abbaye le 18 novembre 1790, et enfin tout son mobilier le 14 janvier 1791 (30). Alors que la ferme de la basse-cour est vendue le 14 mai 1792 (31), le reste des bâtiments de l'abbaye, également confisqué (32), est conservé par la Nation, cette dernière projetant le transfert à Salival de l'hôpital ambulancier de Château-Salins (33). Si la maison de l'abbé, destinée au logement des officiers de santé, est alors relativement épargnée, l'église et les bâtiments conventuels font l'objet d'un véritable pillage, l'entrepreneur chargé des travaux, le sieur Bertel de Château-Salins, étant par contrat libre de récupérer tous les matériaux, d'où un démontage systématique des huisseries, boiseries, ferronneries, cheminées, parquets... et même d'une partie des murs et toitures.

Le chantier est interrompu peu de temps après à la suite d'une brusque décision administrative et l'abbaye mise en vente en deux lots (la maison de l'abbé et ses dépendances d'une part, l'église et les bâtiments conventuels d'une autre), le 8 thermidor an IV (26 août 1796) (34). L'estimation préalable à cette vente nous fournit une description précieuse de l'abbaye à cette date. Les bâtiments conventuels « ne forment plus que des carcasses de maçonnerie couverte par leur toiture (...), de sorte que ces bâtiments sont restés dans un délabrement total qui ne représente dans ce moment ni un hôpital ni une maison conventuelle ». L'église dont les voûtes vétustes menacent de s'effondrer, n'est guère mieux lotie, les tours de la façade étant « presque détruites ».

(29) – Tous ont subi une histoire plus ou moins mouvementée après la Révolution. Si certains ont été remontés à quelques kilomètres, dans l'église de Château-Salins, comme le maître-autel (disparu vers 1940) ou les orgues, les lambris du sanctuaire se trouvent aujourd'hui dans le chœur de la chartreuse de Pléterje... en Slovénie. Voir Claire Decomps, p. 95 à 103 (référence en note 1).

(30) – Archives départementales de la Meurthe-et-Moselle (Arch. dép. M. & M.) 1 Q 305, 304 et 623.

(31) – Procès-verbal de vente pour 21 400 livres à Pons Vidil, négociant à Nancy (Arch. dép. M. & M., 1 Q 437)

(32) – Les prémontrés ont quitté Salival après l'abolition des ordres religieux (loi du 13 février 1790). Tous ont rejoint la vie civile à l'exception de l'abbé Nicolas Etienne.

(33) – Ce projet est justifié par « l'état de salubrité de l'air, la bonté des eaux et un emplacement suffisant pour un établissement de ce genre » (Arch. dép. M. & M. L 844).

(34) – Procès-verbal de vente de la maison de l'abbé pour 4 956 L au même Vidil et de l'église et des bâtiments conventuels pour 18 024 L à Toussaint Bradon de Nancy. Les deux lots sont l'objet d'une estimation par l'entrepreneur Claude Collin et l'architecte Antoine Vatelot, de Vic-sur-Seille, datée du 20 messidor an IV. (Arch. dép. M. & M., 1 Q 577/2).

- (35) – «Ce que cette abbaye pouvait encore offrir d'intéressant sous le point de vue historique, les tombeaux des fondateurs, le cloître, l'église, viennent d'être détruits », DUPRÉ, *MÉMOIRE SUR LES ANTIQUITÉS DE MARSAL ET MOYENVIC*, Paris, 1829, p. 71.
- (36) – Affiche de vente, le 25 février 1819, en l'étude de Mr Ferry, notaire à Nancy (document communiqué par les actuels propriétaires).
- (37) – Voir par exemple, TOUSSAINT Frédéric-Guillaume, *LA LORRAINE AGRICOLE*, Metz, 1876, p. 107.
- (38) – GROSSE E., *DÉPARTEMENT DE LA MEURTHE, DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET STATISTIQUE*, 1836-1838, vol III, p. 448.
- (39) – (Coll. Part.). Il existe différentes versions gravées de cette même vue, la première semblant être celle de la «galerie lorraine» du cabinet de M. Beaupré (1847).
- (40) – Pour tous les éléments de comparaison, voir Bonnet, *ouv. cit.*.
- (41) – Le terme de «manse» désigne dans ce contexte les terres mises en fermage par l'abbaye. La séparation des manses, c'est-à-dire des revenus de ces terres, s'explique par un souci de préserver la part des ressources de l'abbaye des convoitises éventuelles des abbés.

Plus dangereuse qu'utile aux nouveaux propriétaires, elle est démolie en 1823, de même, semble-t-il, que le cloître et deux ailes de la maison conventuelle qui disparaissent vers la même époque (35).

Devenue un grand domaine agricole, l'ancienne abbaye est équipée sous l'Empire d'une sucrerie dont subsiste une cheminée dans la seconde cour. À l'époque du blocus continental, la région est en effet couverte de champs de betteraves, culture vite abandonnée par la suite. Lors d'une nouvelle mise en vente en 1819 (36), elle est décrite comme un vaste domaine de 336 hectares, comportant entre autres «une maison de maître», une église, quatre vastes fermes, huit maisons de vignons, une brasserie, une distillerie et un moulin.

Ce domaine se distingue d'ailleurs, au cours du XIX^e siècle, par la modernité de son système d'exploitation qui est plusieurs fois mentionné dans des revues à l'époque de M. Pargon (37). Jusqu'en 1888, Salival forme une commune autonome, «entourée de murs et qui n'a qu'une porte d'entrée», dont tous les habitants, 57 pour 13 habitations en 1838 (38), sont des fermiers ou des ouvriers agricoles. Elle devient ensuite un écart de Morville-lès-Vic avant d'être rattachée à Moyenvic en 1928.

Les bâtiments de la basse-cour ont vraisemblablement été modifiés au cours du XIX^e siècle, la plupart ayant disparu depuis (destruction en 1944 ou transformation moderne). Ceux qui subsistent dans la partie conventuelle, ont aussi subi d'importants dommages. À l'exception du logis abbatial, bien conservé, ce qui reste de l'abbaye semble donc menacé.

2 ESSAI DE RESTITUTION DE L'ABBAYE À LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION

2. 1. HYPOTHÈSES DE TRAVAIL

Ces destructions, surtout celles de l'église et du carré abbatial, constituent une perte irréversible pour le patrimoine lorrain et la connaissance de l'architecture monastique du XVIII^e siècle. Salival illustre en effet parfaitement l'influence du renouveau de l'ordre Prémontré au XVIII^e siècle au niveau d'un établissement de taille moyenne. Son plan d'ensemble reste cependant lisible, et il nous a donc semblé utile de tenter de le reconstituer dans son état des années 1780, à partir des documents disponibles.

Il n'existe malheureusement aucun plan de l'abbaye avant la Révolution et les cartes de la région au XVIII^e siècle sont inexploitables, étant donnée leur échelle. La comparaison des deux états de la carte dite des Naudin (1^{ère} moitié du XVIII^e s.) témoigne seulement de l'avancement des travaux dans la partie nord de l'abbaye. L'unique document figuré est un dessin anonyme de l'abbaye en 1752 (39). Cette vue de l'établissement depuis le sud, assez maladroitement dans le rendu des perspectives, n'est peut-être pas totalement fiable, notamment pour l'entrée de l'abbaye, mais elle constitue néanmoins une source très précieuse pour le logis abbatial, l'église et une partie de la maison conventuelle (Fig. 5). Cette partie centrale du dessin correspond en effet à la description faite en l'an IV, et surtout à l'état actuel, puisque le logis abbatial et le corps de bâtiment de la partie conventuelle, en retour sur le jardin, existent toujours. Le premier plan existant de l'abbaye est celui du cadastre dit napoléonien, levé en 1836 et révisé en 1888. À cette époque, il n'existe déjà plus aucune trace de l'église et des deux ailes détruites de la maison conventuelle. Les autres bâtiments correspondent à ce que l'on sait par ailleurs de l'abbaye. La comparaison de ce plan avec le cadastre actuel prouve que le parcellaire n'a quasiment pas évolué depuis, en dehors de l'adjonction de constructions modernes.

Notre hypothèse de plan de l'abbaye (Fig. 7) est donc fondée, pour la restitution de la partie disparue (n° 9 et 12), sur une interprétation de ces deux cadastres à partir de la vue de 1752 et de l'estimation de l'an IV. Très précise sur certains points comme les matériaux, cette dernière ne pose guère de problèmes quant à l'interprétation du plan général. La désignation exacte des différents corps de bâtiment de la partie conventuelle est en revanche plus hypothétique, les indications topographiques étant parfois formulées dans des termes assez vagues.

2. 2. LE PLAN D'ENSEMBLE

Il ne subsiste aucune trace des bâtiments antérieurs à la reconstruction du XVIII^e siècle. Si ce plan semble très cohérent, il n'est curieusement pas régulier, notamment au niveau de la seconde cour (n° 14) qui présente, en dépit de son aspect ordonnancé, une forme trapézoïdale, peut-être héritée de tracés antérieurs. On ne saurait en revanche tirer de conclusion hâtive de la forme du cloître (n° 11), dont la restitution reste incertaine. L'abbaye se présente comme un univers clos ; elle a d'ailleurs conservé ses murs jusqu'à nos jours, cette enceinte jouant initialement un rôle aussi symbolique que défensif. À l'intérieur, on remarque une stricte séparation des espaces de la vie monastique, organisés autour de l'église (n° 9), cœur de l'abbaye. L'entrée (n° 1) s'effectue par la basse-cour (n° 2), lieu d'échange avec le monde extérieur où vivent les fermiers et vigneron exploitant le domaine (n° 3).

Le logis abbatial (n° 5 à 8) est nettement isolé de la partie conventuelle (n° 10 à 19) par l'église, selon une disposition que l'on retrouve dans de grands établissements conçus par Nicolas Pierson, tels qu'Étival ou Pont-à-Mousson (40). Cette stricte distinction, que l'on retrouve dans la séparation des manses imposée par la réforme de l'ordre (41), permet à l'abbé de vaquer à ses occupations et de recevoir des visites sans troubler le silence de la vie monastique.

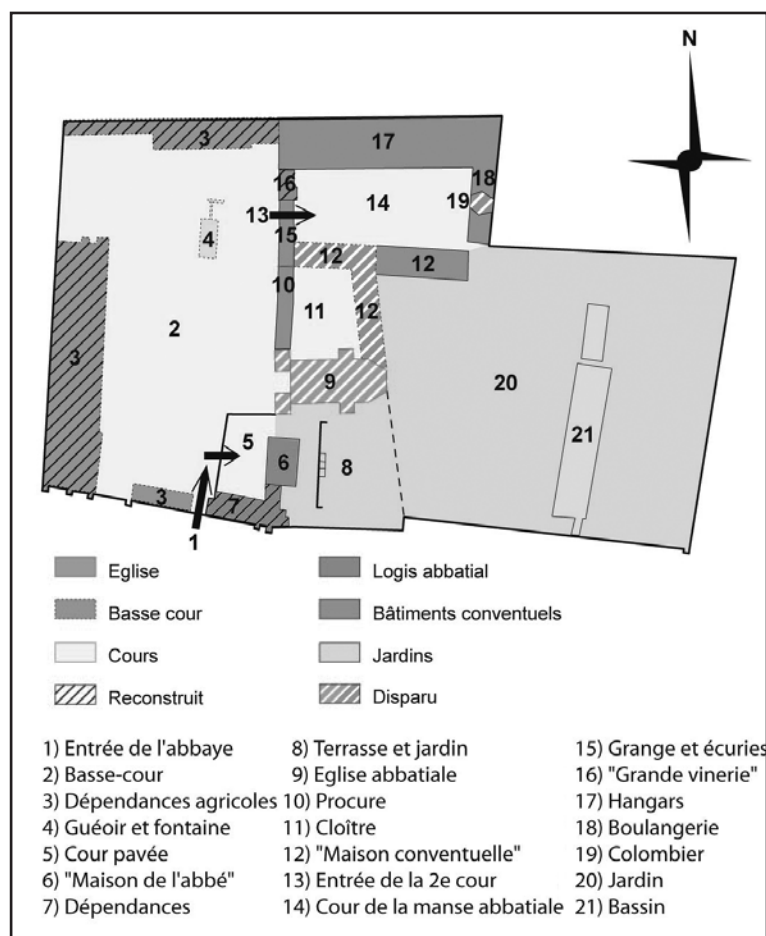


Fig. 7 Plan de l'abbaye de l'abbaye de Salival
Essai de reconstitution de l'état des bâtiments
à la fin du XVIII^e siècle
(Doc. Stéphane Froehlich)

La maison des religieux (n° 12), dont la structure reste inspirée du carré claustral (42), est elle-même au centre de la partie conventuelle ouvrant à la fois sur le cloître (n° 11), la seconde cour (n° 14) et les jardins (n° 20). Elle est tenue à l'écart des mouvements de la basse-cour par un bâtiment intermédiaire, la procure (n° 10), bâtiment dédié à la gestion du temporel de l'abbaye, dont l'emplacement reflète bien la fonction de liaison entre le monde profane et celui de la vie régulière (43). La partie conventuelle comprend aussi d'imposants bâtiments d'exploitation (n° 13 à 19) servant au stockage des produits issus du fermage et dont la rationalité semble inspirée des physiocrates. À l'est (44), s'étendent enfin de vastes jardins (n° 20) dont ne subsistent que la clôture et une vaste pièce d'eau. Un mur les séparaient initialement du jardin particulier de l'abbé (n° 8).

2. 3. DESCRIPTION

2. 3. 1. LA BASSE-COUR

Aujourd'hui encore, on pénètre dans l'abbaye par cette vaste cour, le corps d'entrée (n° 1) semblant avoir été reconstruit vers 1703, date portée par une niche. Les bâtiments de l'exploitation (n° 3) : fermes, maisons de vigneron, granges, pressoir, reconstruits au début du XVIII^e siècle, ont tous été remplacés par des constructions modernes, sauf celui de l'entrée, très remanié au XIX^e siècle, qui abrita longtemps une école. La cour comportait une fontaine et un guéoir (bassin pour baigner et abreuver les chevaux) à l'usage des fermiers (45).

2. 3. 2. LA MAISON ABBATIALE

La maison de l'abbé (n° 6) est précédée d'une petite cour pavée (n° 5) fermée par un portail dont subsistent les montants, et bordée au sud par diverses dépendances (n° 7). Elle ouvre à l'arrière sur une terrasse dominant un jardin auquel on peut accéder par un escalier droit à deux volées (n° 8). Ce jardin, initialement séparé du jardin conventuel, comprenait un petit cimetière. Le logis lui-même présente un aspect plutôt austère avec sa haute toiture en ardoise et ses façades en moellon enduit, l'usage de la pierre de taille étant limité aux chaînages, bandeaux et encadrements des ouvertures. Son unique décor se réduit à un fronton cintré brisé au-dessus de la porte principale datée 1749. Avec ses vestiges de plafonds à la française, ses menuiseries de style Louis XIV et son escalier en bois, l'intérieur traduit une certaine simplicité, l'ensemble s'apparentant davantage à une maison de campagne qu'à un palais abbatial. Lors de l'inventaire du mobilier de 1791, cette maison était « très peu meublée », à moins qu'elle n'ait été préventivement vidée.

Cette modestie (Fig. 7), fidèle à l'esprit de pauvreté de la règle monastique, peut surprendre si on la compare aux fastes de la plupart des demeures abbatiales, y compris chez les Prémontrés. Que l'on songe par exemple au luxe de la maison abbatiale de Rangeval (Meuse), établissement d'importance comparable. Sans doute témoigne-t-elle de la piété de ces abbés qui ont consacré toute leur énergie à la restauration de la maison de Dieu. On retrouve, certes, le même parti, mais dans un établissement d'un rang beaucoup plus modeste au sein de l'ordre, le prieuré de Parey-sous-Monfort (Vosges), fondé en 1662. Ce dernier possède un logis quasiment identique bien que plus tardif (1786) : composition de la façade, forme de la toiture, plan intérieur qui ne diffère qu'au niveau de la disposition de la cage d'escalier... la similitude étant si frappante que ce dernier semble inspiré de Salival (46).



Fig. 8 Le logis abbatial, vue depuis la basse-cour.

(Phot. Jacques Guillaume)

(42) – Ce modèle initial, emblématique de l'architecture médiévale monastique, a subi quelques évolutions, mais reste présent dans la position du cloître par rapport à l'église, et l'orientation des différents bâtiments dont l'usage est strictement codifié (sacristie, salle du chapitre et dortoir à l'est, réfectoire et chauffoir en face de l'église, parties utilitaires à l'ouest). L'agrandissement de la « maison des religieux » par une aile en retour sur le jardin n'est en rien surprenant à cette époque. Cette dernière est nettement indiquée en l'an IV : « La maison conventuelle forme une masse de bâtiments, élevés sur différentes positions, l'une des faces au levant sur le jardin (...), la partie contiguë élevée au nord du côté du jardin (...) vers le milieu de cette élévation est un autre bâtiment contiguë dont l'une des faces donne sur une arrière cour et l'autre sur un petit cloître (...) en face de cette élévation est l'église (...) ».

(43) – Ce long bâtiment est élevé « parallèlement à la face (de l'église) au nord (de cette dernière) ».

(44) – Cette orientation symbolique, évoquant celle du jardin d'Eden, est également une constante de l'architecture monastique.

(45) – Pour les caractéristiques de l'architecture rurale, voir DECOMPS Claire et GLOC Marie, *ENTRE SEILLE ET SÂNON, PATRIMOINE ET VIE RURALE DANS LE CANTON DE VIC-SUR-SEILLE : LE JOURNAL DE L'EXPOSITION*, DRAC Lorraine / Conseil général de la Moselle, 2000.

(46) – Il s'agit certes d'une architecture peu caractérisée, mais le décalage chronologique peut aussi plaider pour la reprise d'un modèle. Seule concession à l'architecture de la fin du XVIII^e siècle, l'emploi de linteaux droits, sauf dans la travée centrale qui reste en arc segmentaire. On notera aussi la présence de chaînage soulignant cette travée et la construction en pierre de l'escalier qui n'a jamais été achevé.

- (47) – Les dimensions données par la description de l’an IV, en « pied de l’évêché de Metz », sont peu fiables mais cette estimation correspond à peu près aux proportions de la vue de 1752.
- (48) – Le premier est resté sur place, la seconde étant en dépôt à Marsal, au Musée du sel.
- (49) – Un cliché se trouve au Musée historique lorrain.

2. 3. 3. L’ÉGLISE ABBATIALE

Consacrée en 1316, cette église gothique présentait des dimensions relativement imposantes : « 150 pieds non compris les tours », soit près de 50 m de longueur (47). Il s’agissait d’une église halle, formule fréquente en Lorraine, avec un petit transept et une abside polygonale. Elle était voûtée d’ogives, y compris dans la nef, cette dernière partie étant menacée d’effondrement en l’an IV. Cette église semble en effet avoir été conservée dans sa structure médiévale, les religieux se contentant des restaurations nécessaires (pose de tirants dans le chœur, élargissement des baies de la nef...). Seul élément de modernité : sa façade dessinée en 1731 par Nicolas Pierson (1692-1765), encadrée par deux tours hors œuvre, à l’instar d’autres créations contemporaines de l’architecte prémontré telles que Rangeval (1729, également disparue) ou Étival (voir Fig. 1). L’estimation de l’an IV note que le portail comportait « une espèce d’ordre dorique fort simple avec un fronton », précision qui ne rend guère justice à cette création, jugée si admirable en son temps. Elle présente néanmoins l’intérêt de suggérer la conciliation par Pierson du modèle harmonique à deux tours, issu de la tradition médiévale, et de la façade classique « à la romaine ». Seuls témoins de cet édifice majeur, un chapiteau et une clef de voûte sculptée sur trois faces de têtes humaines et sur la quatrième d’un petit personnage accroupi (48), datables des origines de l’édifice !

2. 3. 4. LES BÂTIMENTS CONVENTUELS

Il ne subsiste plus qu’une aile en ruine de l’ancienne maison conventuelle (n° 12), totalement reconstruite vers 1670 et restaurée entre 1765 et 1780. Cette maison contenait notamment en l’an IV une salle à manger pour les jours ordinaires, un réfectoire, une salle du chapitre, une salle d’hôtes, le chauffoir des religieux et celui des écoliers, une infirmerie, la bibliothèque, 6 chambres d’hôtes et 17 chambres de religieux. L’inventaire de 1791 insiste sur la richesse de la bibliothèque « construite à neuf et ornée d’une très belle boiserie ». Cette bibliothèque, illustrait le renouveau tant spirituel qu’intellectuel de l’abbaye, « le catalogue des livres » ne comportant pas moins de 66 folios. Les autres pièces étaient pour la plupart « boisées à hauteur d’appui », comme il est souvent d’usage en Lorraine au XVIII^e siècle, avec des toiles peintes, des cadres ou des tapisseries de Nancy. Le réfectoire et la salle d’hôtes comprenaient pour le premier trois armoires en encoignure et une chaire dans le quatrième angle, pour la seconde des armoires et des buffets, le tout « inhérents à la boiserie ».

La partie exploitation (n° 13 à 19) remonte au début du XVIII^e siècle, un des deux portails du bâtiment nord (n° 17) portant la date 1722. En dépit de son état de délabrement, l’ensemble semble homogène, et frappe d’emblée par son parti monumental, surtout si on le compare au logis abbatial. On y accède toujours depuis la basse-cour par un imposant pavillon d’entrée (n° 13). Ce corps de bâtiment à deux niveaux dont le portail en plein cintre, d’ordre toscan, comporte des agrafes sculptées, est surmonté d’une haute toiture en ardoise. Sa silhouette générale, héritée des châtelets d’entrée (Fig. 4), est très proche de celle d’une porte de l’abbaye d’Ardenne (Calvados).

Iconographie :
Plan de Stéphane Froehlich,
photographies de Marc Kérignard
et Jacques Guillaume.
© Inventaire Général

Au fond de la cour, dans le même axe, se trouvait un pigeonnier (Fig. 9) de plan octogonal (n° 19) qui s'est effondré en 1963, mais dont le souvenir est conservé par des photographies anciennes (49). Le long bâtiment de stockage bordant le côté nord (n° 17) est masqué par un préau. Détruit en grande partie par un incendie, il n'a conservé que sa façade à la belle ordonnance classique.

2. 3. 5. UNE ARCHITECTURE MARQUÉE PAR DES CARACTÉRISTIQUES RÉGIONALES

Si les comptes et le devis de 1770 mentionnent l'usage de pierre de Tincry, carrière située à une vingtaine de kilomètres, ce calcaire n'est employé que dans quelques parties nobles : pavillon d'entrée et portails de la seconde cour, porte du logis abbatial. Le reste des bâtiments est en moellon enduit, les encadrements utilisant « une pierre de sable tirée sur le ban de Salival, pierre de très mauvaise qualité ». La description de l'an IV précise que la façade de l'église était construite avec ce grès, ce qui peut paraître surprenant. Le devis de 1770 signale du pan de bois pour certaines cloisons intérieures, comme il est souvent d'usage localement. La maison conventuelle comportait, comme le logis de l'abbé, un étage et un « faux grenier » ou comble en surcroît, et des toitures en ardoise. La procure et les bâtiments d'exploitation moins élevés et couverts de tuile creuse, à l'exception du pavillon d'entrée et du pigeonnier de la seconde cour, présentent des traits plus ruraux. L'emploi systématique de l'arc segmentaire pour les fenêtres et de l'arc en plein cintre pour les portes charretières, constitue une autre constante de l'architecture régionale au XVIII^e siècle.

CONCLUSION

En dépit de la disparition de son église qui nous prive d'un jalon essentiel dans l'histoire de l'architecture prémontrée, Salival se présente véritablement comme une abbaye exemplaire du renouveau spirituel et artistique de l'ordre des Prémontrés à partir de la fin du XVII^e siècle. Il semble cependant que l'abbaye, dont la réputation a survécu jusqu'à nos jours, ait plus brillé par la splendeur de son mobilier que par celui d'une architecture qui, bien que de qualité, a conservé une certaine modestie. Ses ressources n'étant pas inépuisables, elle a en effet préféré faire l'économie d'une nouvelle église en dissimulant aux regards la vétusté de l'ancienne par une façade dessinée par un architecte talentueux et un mobilier pour le moins fastueux.

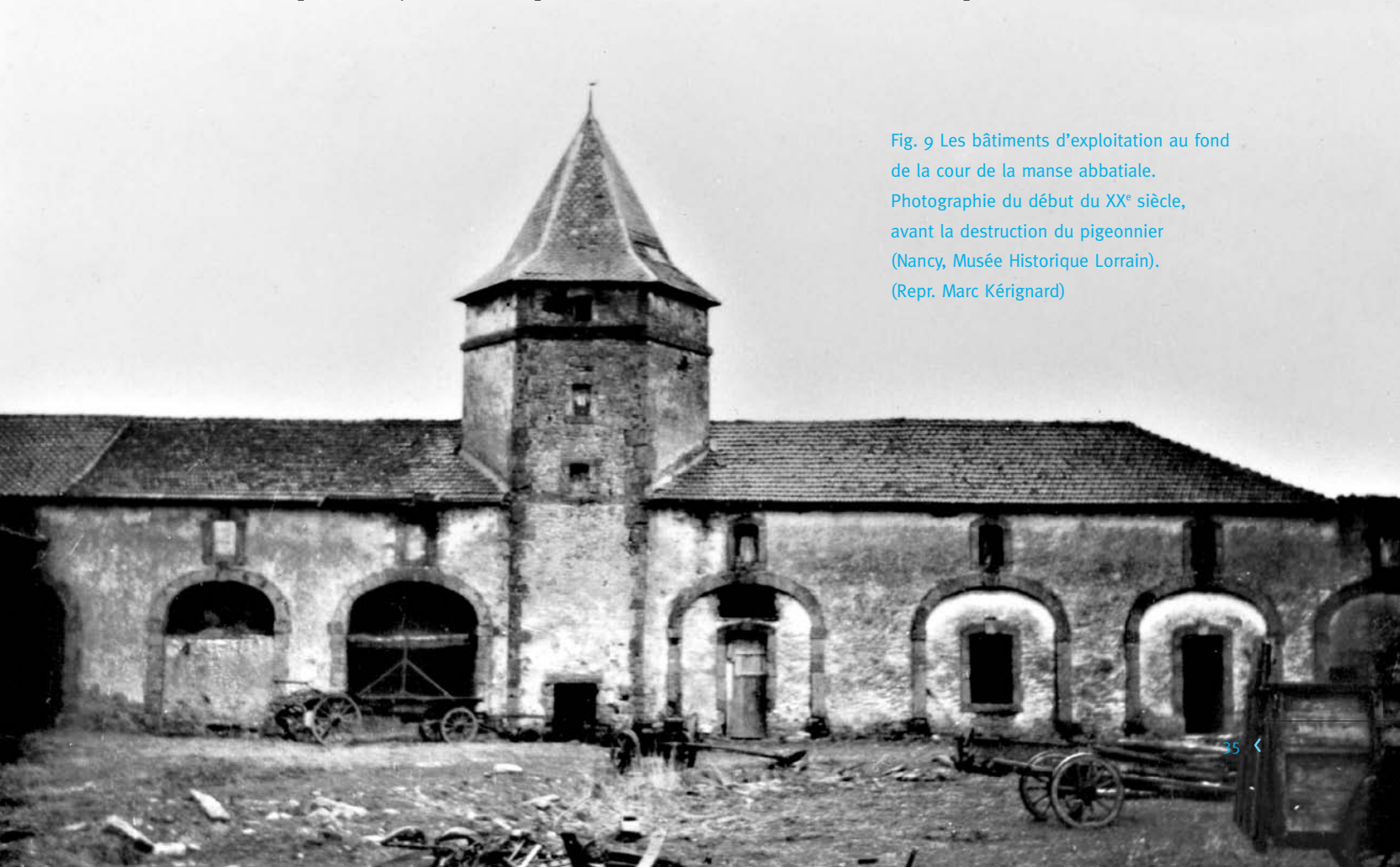


Fig. 9 Les bâtiments d'exploitation au fond de la cour de la manse abbatiale. Photographie du début du XX^e siècle, avant la destruction du pigeonnier (Nancy, Musée Historique Lorrain). (Repr. Marc Kérignard)